

J'écris une thèse pour penser.

Favoriser, susciter et prolonger des expériences de pensée.

Renforcer nos subjectivités.

J'écris un thèse pour *penser avec et* avec d'autres.

Peut-être aussi pour penser contre.

Contre des logiques. Peut-être aussi contre d'autres.

Parce que nous sommes pris dans des discours qui nous empêchent et parfois nous aliènent.

J'écris une thèse pour apporter ma pierre singulière, celle façonnée par les multiples rencontres que j'ai eu la chance de faire.

~~Alors évidemment~~ ***Dès lors***, les choix d'écriture comptent.

Quelles formes de dialogue, de partage et de réciprocité rendent-ils possibles ?

Des problèmes d'écriture se posent fortement à nous dès lors que nous souhaitons *faire commun en recherche*. Et cela même si nos recherches ne sont pas collectives.

A l'Université, le statut de l'écriture est trop peu questionné, ***les implicites rarement explicités.***

Est-ce que produire, ***rédigier*** des textes équivaut à *écrire* ?

Quelles sont les écrits qui circulent et ceux qui ne circulent pas ?

Quels processus normatifs sont à l'oeuvre au sein de l'institution ?

Pourquoi certaines ambivalences sont passées sous silence ?

Quels risques, nos décisions d'écriture nous font-elles prendre ?

Pascal Nicolas-Le Strat m'a proposé de contribuer à notre séance du 30 novembre. Je sais à peu près pourquoi mais pas encore tout à fait pour quoi dire. Aussi avant de saisir cette liberté au vol, je vais essayer me situer par rapport à cet intitulé « Ecriture(s) de la recherche ».

Ces temps-ci, j'écris une thèse. Mon parcours de formation antérieur ressemble à un vêtement en patchwork. J'ai d'abord voulu m'orienter grâce à la philosophie, discipline dont j'avais imaginé qu'elle m'aiderait à développer mes capacités critiques et éprouver les principes d'*une vie juste* à travers notamment l'exercice du débat dans un espace public propice à la formulation collective des problèmes et à leur délibération. Un professeur de Philosophie Générale - dont je retiendrai le nom - a alors fait irruption dans l'amphithéâtre où se déroulait une Assemblée Générale du mouvement de contestation du CPE et de la loi dite *pour l'égalité des chances*, exigeant notre sortie pour que son cours puisse avoir lieu. « Vous êtes des fascistes » avait lancé ce professeur de Philosophie Générale (qui était peut-être alors Maître de Conférences). Mon souvenir ne me permet pas de dire si nous avons ce jour-là quitté la salle. Je ne peux pas non plus certifier l'exactitude du propos tant l'atmosphère était tendue depuis plusieurs jours. Je peux toutefois dire que j'ai pour ma part rapidement commencé à désertier les Cours Magistraux et Travaux Dirigés de philosophie partant retrouver du côté du mouvement social et de la littérature une herbe plus verte ou peut-être simplement les mauvaises herbes entre les brins desquelles je pourrai penser autrement. En écrivant cela, je me souviens d'un amphithéâtre de Littérature 19è/20è où nous étudions alternativement *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono et *Le Théâtre en liberté* de Victor Hugo. J'étais toujours en retard dans ma lecture des textes, j'en garde pourtant un très bon souvenir. Entre les toits de Manosque et les bocages des Zones à Défendre, il n'y a peut-être que quelques pas, dix ans tout au plus. Le saut de l'un à l'autre n'est en rien interdit. Je n'en ai pourtant presque jamais foulé le sol. A l'époque, il y avait des ami·e·s qui luttaient dans les arbres du Parc Paul Mistral de Grenoble, avant la construction du Stade des Alpes. La littérature m'a toujours semblé être justement ce lieu de bousculement d'un ordre établi. Ou devrais-je dire d'un ordre que nous prenons ou considérons comme établi. Une scission du syndicat étudiant auquel j'étais affiliée contribuera ensuite à ma décision de changer d'université. En dépit de quelques divergences, je n'avais guère de désir de militer en opposition ou concurrence avec mes ancien·e·s collègues. La direction nationale qui me soutenait semblait faire peu de cas des conséquences humaines du forcing qu'elle tentait brusquement de faire en ma faveur (nous sommes en pleine période de congrès) alors qu'une situation d'incompréhension était prégnante depuis plusieurs mois. J'en profite en conséquence pour décider de ralentir le rythme effréné de mes premières années militante et réfléchir à la suite. Que faire si j'abandonne l'idée du journalisme et que je considère que je n'ai « pas assez de bouteille » pour exercer le métier d'écrivain public ? Je décide alors de demander mon inscription en 3è année de Licence de sciences de l'éducation orientation *animation socioculturelle, travail social, formation et insertion professionnelle* (le parcours s'intitulait « Travail et formation »). Je quitte Paris-4, la porte de Clignancourt, le centre Malesherbes et la Sorbonne pour les tours de Créteil (dans mon souvenir, un bâtiment du Conseil Général). Je tente aussi de suivre quelques cours du parcours Littérature générale comparée et francophonie (LGCF) sur le campus principal, à quelques stations de métro et une dizaine de minutes de marche. Pour la première fois, certains de mes professeurs ont la peau noire et nous lisons des livres dans lesquels parfois l'Afrique est française. Il est question de comprendre les conséquences de la colonisation. N'arrivant pas à suivre les deux cursus de front, il me faudra attendre l'année suivante pour suivre la L3 de LGCF dans son intégralité. Les livres que je lis ont été écrits dans une foule de pays du monde dont je perçois bien que je ne sais presque rien. Des livres possiblement écrits dans des langues que je ne lis pas. Cette année-là, je travaille les après-midi et les soirs dans un centre social du sud-est de Paris. Je coordonne les actions d'accompagnement à la scolarité des collégiens et lycéens. C'est l'année du mouvement de contestation de la loi Libertés et Responsabilités des Universités (mouvement LRU).

[...]

Je fais une pause dans ce récit qui prend forme sur ce qui était quelques heures auparavant une page blanche. Ecrire, ne serait-ce pas toujours prendre le risque de romancer ? Ne serait-ce que fondamentalement parce qu'écrire serait déjà choisir ? Choisir de suivre une direction plutôt qu'une autre ? Choisir ce sur quoi nous voulons focaliser l'attention ? Décider enfin ce que l'on souhaite retenir dans les filets du texte qui surgit ? « Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre. » aurait dit ou écrit Albert Camus. On ne peut écrire qu'une chose à la fois et pourtant l'écriture est une expérience en elle-même, un temps du vivre qui prend son temps, entretisse passé, futur et présent, participe d'une continuité fut-elle illusoire, ne serait-ce que pour se donner des repères quant à la manière d'orienter nos vies. « Peut-être » me direz-vous mais la recherche universitaire et la production des savoirs dans tout ça ?

Je fais un bond pour en revenir à aujourd'hui. Ma recherche porte sur la manière dont ce que je nomme *des expériences poétiques* pourraient participer de la réappropriation de nos expériences, du déploiement de ~~notre subjectivité~~ *nos subjectivités* autant que de nos capacités à nous situer et à agir. L'une n'est pas forcément consécutif de l'autre, on peut voir cela plutôt comme un mouvement, une interaction, une relation (*se*)*penser-agir*, *agir-(se)penser*. Certes penser (comme théoriser « *produire de la théorie* » en tant qu'une des formes possibles du penser) relève aussi d'une pratique, *d'un tissu de gestes*, un agir, *a fortiori* lorsque cette pratique s'introduit dans un espace public ou commun. Peut-être pouvons-nous toutefois nous demander aussi si celle-ci n'a pas parfois tendance à nous couper *du sensible*, de l'agir, si ce n'est du monde. Comment fabriquer de la pensée qui ne soit pas pour celles et ceux qui l'énoncent *ou qui s'y confrontent*, pure extériorité, discours exogène difficile à nouer avec notre expérience intime du monde *tel que nous l'éprouvons* ?

« Agis dans ton lieu, pense avec le monde » écrit Edouard Glissant.

J'écris une thèse pour penser.

Favoriser, susciter et prolonger des expériences de pensée.

Renforcer nos subjectivités.

J'écris un thèse pour *penser avec* et avec d'autres.

Peut-être aussi pour penser contre.

Contre des logiques. Peut-être aussi contre d'autres.

Parce que nous sommes pris dans des discours qui nous empêchent et parfois nous aliènent.

J'écris une thèse pour apporter ma pierre singulière, celle façonnée par les multiples rencontres que j'ai eu la chance de faire.

Dès lors, les choix d'écriture comptent.

Quelles formes de dialogue, de partage et de réciprocité rendent-ils possibles ?

Des problèmes d'écriture se posent fortement à nous dès lors que nous souhaitons *faire commun en recherche*. Et cela même si nos recherches ne sont pas collectives.

A l'Université, le statut de l'écriture est trop peu questionné, *les implicites rarement explicités*.

Est-ce que produire, rédiger des textes équivaut à écrire ?

Quelles sont les écrits qui circulent et ceux qui ne circulent pas ?

Quels processus normatifs sont à l'oeuvre au sein de l'institution ?

Pourquoi certaines ambivalences sont passées sous silence ?

Quels risques, nos décisions d'écriture nous font-elles prendre ?

Je propose de parler de l'écriture de la thèse comme d'un arbre qui cache la forêt. L'un des lieux où peut-être s'éprouve de manière particulièrement vivace et prolongée notre capacité d'autorisation en tant qu'apprenti·e·s chercheur·euse·s mais également, de production de nouveaux savoirs autant que de nouvelles fictions.

Amandine Dupraz,
21 novembre 2018

*Une des raisons majeures du voyage est de brouiller le chemin
pour que personne ne puisse contrôler nos traces.*

*Mais nos traces ne seraient-elles pas
un autre chemin que quelqu'un brouille
afin que personne ne puisse contrôler les siennes ?*

*Dans un monde de traces superposées
seules sont libres celles qui ne s'accommodent pas
de la lenteur sableuse de leurs pas,
mais les précèdent et les guident.*

Roberto Juarroz, *Poésie verticale*, VI, 6
(trad. Roger Munier)